

18-06-2005

L'île de la tentation

[Hugo Meunier](#)

La Presse

Malgré une foule de célibataires et d'innombrables occasions de trouver l'âme soeur, Montréal est loin d'être le jardin de l'Éden de l'amour.

C'est en effet dans la métropole que l'on retrouve le plus d'insatisfaction sur le plan amoureux. Par contre, la vie sociale des Montréalais est plus active que celles de résidents d'autres villes de la province.

Une enquête menée par Écho sondage auprès de 2000 Québécois dans 10 des plus grandes villes de la province démontre que ce sont les Montréalais qui sont les plus mécontents de leur vie amoureuse. Pourtant, c'est dans la métropole qu'on trouve le plus de célibataires et de gens vivant seuls.

Mais plusieurs facteurs compliquent la découverte du grand amour des Montréalais, comme l'ont confié à La Presse plusieurs d'entre eux, rencontrés cette semaine dans des bars de la ville.

Comme tous les jours, le bar Bily Kun, sur l'avenue Mont-Royal, organise un 5 à 7.

Assise seule, Carley Evans pianote sur son ordinateur portable. Il y a trois jours, la jeune femme aux boucles brunes a rompu avec un garçon qu'elle fréquentait depuis peu. «À Montréal, tout va si vite, les gens butinent de relation en relation, selon le pouls de la ville», constate-t-elle. À 29 ans, cette travailleuse sociale admet que la ville abrite beaucoup de beau monde et que la tentation est forte. Plus jeune, elle s'imaginait mariée et vivant dans une grande maison entourée d'enfants.

Le prince charmant est mort ? « Non, mais il change souvent de visage », résume la jeune femme. Malchanceuse en amour, Carley Evans peut toutefois compter sur une vie sociale riche. «Quand tu n'as pas l'amour, tes amis deviennent ta famille.»

Près du bar, deux jeunes femmes ont une discussion animée. L'une est célibataire, l'autre non. L'une habite Montréal, l'autre la banlieue. Un hasard ? «À Montréal, il y a trop de diversité, les gens sont plus extravertis, plus enclins à se prendre au jeu des apparences. Ça devient facile de sauter la clôture», croit Marie-Ève Bessette, âgée de 26 ans et célibataire depuis peu.

Si les Montréalais entretiennent une vie sociale mouvementée, c'est d'abord pour pallier le manque d'amour, croit-elle.

En couple depuis deux ans et vivant en banlieue de Montréal, son amie Janie Bédard, âgée de 32 ans, estime que les gens ne prennent pas le temps de savourer le bonheur à Montréal. C'est à l'extérieur de Montréal, à commencer par la Rive-Sud, que les gens sont le plus comblés dans leur vie amoureuse, révèle le sondage.

À quelques coins de rues de là, au bar Le Baraka, la désillusion amoureuse est la même.

Deux autres amies, Caroline et Annie, remarquent une différence entre Montréal et leur Victoriaville natal. «Les gens là-bas ont la vie amoureuse plus facile, confortable. Ici, ils sont moins sérieux : ils cherchent le divertissement plutôt que l'engagement», observe Annie, enseignante de 28 ans. Pour Donna-Lee, la vie amoureuse a carrément été synonyme de malchance. Dur constat pour cette jeune femme de 27 ans, qui a traversé deux longues relations de plusieurs années. «Aujourd'hui je suis redescendu de mon nuage, j'ai enlevé mes petites lunettes roses» admet-elle.

À 31 ans, Philippe Normand n'est pas surpris pas les résultats du sondage. «Ici, le statut social et le succès en amour vont de pair», croit le jeune homme, attablé seul devant sa bière. Célibataire depuis quelques années, il déplore lui aussi le côté superficiel des bars.

À l'agence de rencontre Les Entremetteurs, un des porte-parole, Manuel Hurtubise, remarque que ses clients montréalais sont plus enclins au vagabondage amoureux. «Il y a moins d'activités en région, t'es plus pris dans ton train-train quotidien», compare l'animateur de soirées regroupant jusqu'à 1000 célibataires.

Modèle européen

Sexologue clinicienne et psychothérapeute, Geneviève Despatie estime que Montréal est davantage calqué sur le modèle européen que sur le modèle américain. Les valeurs sexuelles libérales, l'ouverture à la multiethnicité et aux minorités détonnent avec le reste de la province. Il faut s'exiler hors de l'île pour trouver le fameux American Dream. «Quand on parle des banlieues, on parle des familles, de gens qui quittent la ville pour rechercher la stabilité émotionnelle», observe la sexologue. Selon elle, les amoureux les plus désillusionnés ont entre 35 et 50 ans. «Ils recherchent une aventure d'un soir après avoir vécu plein de compromis durant leur petite vie rangée».

L'abondance est un leurre, estime pour sa part le sexologue Placide Munger. «Si vous sortez dehors et que vous voyez 25 filles, il ne s'agit pas de 25 occasions», illustre ce chargé de cours à l'Université du Québec à Montréal.